

«La création naît de la tension»

RENCONTRE

Talent éclatant, voix renversante, Sophie Hunger a chaviré la Ferme-Asile de Sion samedi soir. En coulisses, après le concert, elle a évoqué son dernier album «1983», l'inspiration, le succès.

JEAN-FRANÇOIS ALBELDA

On l'a parfois dépeinte comme un personnage lunatique, voire arrogant, insaisissable... Le talent de Sophie Hunger, lui, n'a jamais été contesté. Et pour cause... Rares sont les artistes qui parviennent à imposer une telle écoute, empreinte de ferveur et de respect. Nous sommes samedi soir et les 800 auditeurs de la Ferme-Asile ont l'occasion de mesurer l'ampleur du phénomène. Seule au piano ou à la guitare, accompagnée de musiciens habités par sa musique, elle ensorcelle littéralement les lieux, laissant flotter alentour, une fois les lumières éteintes, une atmosphère mêlant gravité et apaisement. Une impression de suspension dans le temps.

La vraie fatigue

En coulisses pourtant, l'heure est à la décontraction. Pas de recueillement mystique, ni de «débriefting» plombant. Ses musiciens et elle discutent, tout sourire, autour de quelques bières, de quelques cigaretttes et du «catering» rescapé, cacahuètes, fruits, etc.

Chaleureuse, elle invite dans sa loge pour l'entretien, et lorsqu'on demande en préambule comment se passe la tournée, elle répond simplement «très bien. Nous avons dû faire quelque chose comme 120 dates cette année. C'est sûr, de temps en temps, on accuse la fatigue, mais là, ça va plutôt



La mise en scène est librement inspirée d'une image de la peintre autrichienne Maria Lassnig. «Cette image m'a hantée pendant une année». RAMON & PEDRO

«D'une certaine façon, nous sommes les «salauds» qui ont réussi»

SOPHIE HUNGER

AUTEUR, COMPOSITEUR, INTERPRÈTE

bien. Et les gens qui travaillent à bâtir les routes la connaissent, la vraie fatigue...» La Zurichoise sait sa chance, celle de remplir les salles d'Europe, celle de vivre de son art.

Le phénomène

Pour autant, la reconnaissance, le «phénomène» Sophie Hunger semble la mettre mal à l'aise. «J'ai peu de rapports avec elle... Je discerne mal qui elle

est... Mais parfois, durant un court instant, je comprends ce qui se passe autour de moi et ça me trouble.» Comme lors de ce concert français où, dissimulée sous une capuche, elle fait la queue avec le public pour franchir la seule entrée menant à la salle. «Je voyais devant moi des gens tenant leur billet d'entrée et je réalisais qu'ils étaient là pour moi... C'était une sensation très étrange...»

Le mérite

A l'entendre, on croirait presque qu'elle doute de son talent. «Je pense que personne ne mérite quoi que ce soit», souffle-t-elle. «Tout comme je ne pense pas mériter ce qui m'arrive. Je n'aime pas cette notion de mérite. Elle a beaucoup à voir avec l'économie. Qu'est-ce que je mérite? Je viens du pays le plus riche du monde, j'ai eu le plaisir de recevoir une bonne éducation, j'ai

eu un environnement familial stable. J'ai déjà beaucoup trop comparé à tant d'autres...» Sa lucidité étonne... «Mais en même temps, je suis très reconnaissante de tout ce qui m'arrive...»

Le prix à payer

Le succès est pour Sophie Hunger un bien singulier compagnon que la chanteuse apprivoise peu à peu. «A Zurich, par exemple, si je vais voir un concert avec Michael (NDLR: Flury, tromboniste) et me retrouve au milieu des gens de la scène musicale, il y a beaucoup de non-dits. Je peux le sentir. Mais c'est sûrement le prix à payer. D'une certaine façon, nous sommes les «salauds» qui ont réussi...» Elle rit, mais on sent poindre l'inquiétude, le doute. Des sentiments dont elle avoue se nourrir pour créer. «L'inspiration est un phénomène mystérieux. Je ne suis pas sûre que même les plus grands

compositeurs savent vraiment comment elle fonctionne. Mais je crois que la créativité - dans la vie en général, pas seulement dans la musique - naît de la tension. Si tout est équilibré, ça ne marche pas. Il faut parfois tout casser pour trouver un nouveau début, pour se réinventer.» La mise en danger, Sophie Hunger en a fait un mode de fonctionnement. En réalisant presque toute seule son dernier album «1983» par exemple. «Je me suis mise dans une situation où tout reposait sur mes épaules. La moitié du temps j'ai pensé avoir fait fausse route... Mais j'avais besoin de cette expérience...» Arrogante? Non. Juste exigeante et intègre.



«1983», Two Gentlemen, www.myspace.com/sophiehunger

LE PRIX MANOR VALAIS AU MUSÉE D'ART

Joelle Allet, atterrissage d'une équilibriste

VÉRONIQUE RIBORDY

Il y a des années fastes dans la vie d'une jeune artiste. Joelle Allet obtient ainsi l'année de ses 30 ans deux prix parmi les plus convoités de Suisse: le Prix Kiefer Hablitzel des beaux-arts et le Prix culturel Manor du Valais, décerné pour la deuxième fois seulement. Joelle Allet a gardé des liens avec le Valais où elle est née et a fait ses études, à Loèche d'abord puis à l'Ecole d'art de Sierre. Aujourd'hui, c'est Saint-Gall qui a le plus souvent ses faveurs, après quatre ans d'études supérieures à Zurich et une bourse d'une année à Stockholm. Le Prix culturel Manor lui permet de présenter une «carte blanche» au Musée d'art du Valais. Parce qu'elle est malicieuse autant que bien élevée, elle a fait ce qu'on lui demandait, mais non sans ironie et sens critique. Ses pièces prennent place sans gêne dans les salles du musée, auprès des Vallet, Dallèves, Biéler ou Andenmatten. Devant ces respectables seniors, elle a posé son «Denkstütz», une canne faite pour soutenir les pensées, qui peuvent être si lourdes pendant une visite

de musée. Sur un mur, elle a placé son «Platzhalter», une mesure délicatement nacrée, «garde-place» pour une œuvre à venir, une des siennes peut-être bien... En cours de parcours, elle offre quelques sièges bizarrement distordus, sur lesquels le visiteur aventureux et joueur peut s'asseoir «s'il ose», des objets entre sculpture et mobilier. C'est là que la jeune plasticienne veut se situer: dans le travail bien fait, beau à l'œil, doux au toucher et gentiment ironique pour le reste.

Son voyage dans l'art commence avec un avion en aluminium, parce qu'on est en Valais, crashé dans la cour du musée. Il se termine dans une boîte noire, «parce que c'est peut-être nécessaire, mais si absurde de construire des boîtes noires pour y exposer alors que la vue est si belle là-haut».

Le Prix Manor est distribué tous les deux ans dans dix cantons suisses. Il permet à un jeune artiste de faire une première exposition importante, de vendre une œuvre et d'éditer un catalogue. Celui de Joelle Allet est en 3 D et se



Joelle Allet présentait hier son Papierflieger, un avion en aluminium qui signe le début de son exposition au Musée d'art à Sion. KEYSTONE

lit avec des lunettes colorées sur le nez. Intitulé bien sûr «Bon voyage», ce petit ovni est aussi à voir au second degré.

Joelle Allet a séduit le jury par son humour et par la maîtrise d'un art où chaque forme s'accroche solidement à une idée. Antonia Nessi, curatrice de cette exposition, souligne que «ses objets posent des questions essentielles sur l'art, le rôle des musées et celui des visiteurs». Selon son humour et son degré de connaissance, le visi-

teur peut y repérer des échos des théories artistiques du siècle (ready made, minimal art, support-surface), savourer leur autodérision ou simplement se laisser séduire par leur esthétique.

Joelle Allet, «Bon voyage», exposition au Musée d'art, place de la Majorie, Sion, jusqu'au 27 février, du mardi au dimanche, 11 h-17 h. Vernissage public vendredi à 18 h. Catalogue trilingue, Editions Kodopi Press. Joelle Allet commentera son exposition mercredi 1er décembre et jeudi 24 février.

LITTÉRATURE

Le Prix Interallié à Jean-Michel Olivier



Le Prix Interallié a été décerné hier au Suisse Jean-Michel Olivier pour «L'amour nègre» (Editions de Fallois). Le livre est une fable acide et drôle sur un petit Africain adopté par des stars de Hollywood. Moussa/Adam, né dans la misère, est

échangé à 11 ans par son père contre une TV à écran plasma et adopté par un couple d'acteurs hollywoodiens.

Adam découvre le glamour, le désœuvrement et les paradis artificiels. Mais il multiplie les incartades. Pour le punir, le couple l'envoie chez un acteur qui vante les mérites d'une capsule de café... Après un drame dont il n'est pas responsable, Adam s'enfuit dans un paradis asiatique où il fait la connaissance d'une banquière suisse adepte du tourisme sexuel. Elle le ramène à Genève. Là, il rencontre un homme qui lui apprend à se rendre indispensable auprès de dames essayées.

Considéré comme un des meilleurs auteurs suisses de sa génération, Jean-Michel Olivier, né en 1952 est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, romans, poésie et essais, souvent autour de la musique, de la photographie et de l'art contemporain. Fondateur de plusieurs revues culturelles, il dirige depuis 2006 la collection Poche Suisse aux Editions de L'Age d'Homme. Il publie également des critiques sur son site. ATS